

Yves-Marie

Le Lay

Putain

d'algues

Follennoù

Kireg

3 euros / N° 1

Attention : plages dangereuses !

Sur les plages de Bretagne, chaque été, les caprices de la météo offrent aux vacanciers tous les scénarii possibles. Un paysage mouvant se dessine, presque à la minute, au plus à la demie-journée, avec sa part variable de soleil, de nuages, de pluies, de vents et... de marées vertes. A chacun ensuite de s'adapter au gré des situations créées. Le bain avec le soleil. Les cirés, jaunes de préférence, avec la pluie et le vent. L'esquive avec les marées vertes, et le choix de la plage proche, épargnée. Passer ses vacances en Bretagne, c'est apprendre à être souple et réactif avec le milieu naturel. Mais, à côté de cela, que de charmes offerts ! Que de joie à courir sur ces vastes espaces dégagés, que la mer délimite au gré des marées ! Joie encore que ces enfants en quête de forteresses de sable, balayées irrésistiblement par le balancement des marées ! La plage, lieu de tous les loisirs les plus simples, les plus indémodables, les plus durables !

Ces quelques lignes seront-elles un jour écrites sur une nouvelle brochure d'un comité départemental ou du comité régional du tourisme ? On peut en douter... Pourtant, est-il encore possible de tenir plus longtemps le déni des marées vertes ? La force des faits n'imposera-t-elle pas qu'elles soient au moins banalisées et inscrites au registre de la rubrique météo, avec des signalements sur les sites touchés, à défaut d'être enfin affrontées ? Suggestion qui ne date pas d'aujourd'hui et toujours considérée par les autorités comme farfelue. Et pourtant, de l'autre côté de l'océan, dans une partie de la République d'outre-mer, un suivi journalier de l'hydrogène sulfuré et de l'ammoniac a été mis en place sur les plages et autres sites impactés par les échouages d'une autre espèce d'algues, brunes celles-là, les sargasses. Seulement quelques années après leur arrivée massive, alors que 50 ans après les premières marées vertes aucun suivi n'est envisagé, malgré les demandes d'associations. Pourtant, qu'elles soient vertes ou brunes, en pourrisant elles dégagent ces gaz toxiques. Quoi alors de plus normal d'informer le public quand il s'agit de poisons que l'on respire qui de surcroît ont déjà fait des victimes sur le littoral... en Bretagne. En Martinique, les autorités régionales et nationales ont plus de considération pour leurs concitoyens et concitoyennes qu'en cette douce région de France métropolitaine.

Imperturbablement, se poursuit depuis des dizaines d'années cette promotion apaisante de la Bretagne, loin du spectacle de ce vert visqueux à perte de vue, et de ces amas figés qui barrent l'estran ! Loin aussi des grimaces des mauvaises odeurs. En Bretagne, le tourisme fait l'autruche.

Et si la réalité congédiée et mise à la porte revient par la fenêtre grâce aux médias nationaux, les acteurs économiques et politiques se saisissent des mots pour en inventer une autre de substitution, bien adaptée à leurs intérêts. Cela donne les rengaines : la Bretagne est malade, mais elle se soigne ; le volume d'algues échouées diminue d'années en années ; ce sont peu de plages qui sont touchées ; les algues fraîches sont inoffensives et même comestibles. Et pour donner vie à ce fantôme, ils s'adressent au public breton en jouant la carte d'une indignation de pacotille. S'il pleut tout le temps, c'est la faute à la météo qui en parle ! Si les marées vertes affluent, c'est la faute aux écolos qui les dénoncent ! N'ont-ils pas honte tous ces

gens, de donner une image si déplorable de leur région ?

Tel est le discours toujours entendu en Bretagne. Quand Thalassa montre crûment les marées vertes au printemps 2009, que d'indignation contre les journalistes parisiens et les traîtres écolos bretons à leur solde ! Ils vont tuer la saison ! Ces belles âmes du tourisme, au nom d'emplois à sauver, pratiquent consensuellement ce patriotisme économique déplacé, qui masque mal une collaboration de fait avec la filière économique responsable de cette pollution majeure. Contre leurs propres intérêts, ces responsables du deuxième secteur économique en Bretagne restent complices des pollueurs qui hypothèquent gravement leur fond de commerce, les patrimoines naturel et culturel de la Bretagne. Parmi eux, qui s'est plaint que le circuit des enclos paroissiaux n'ait pu être inscrit au patrimoine mondial de l'humanité, à cause d'un environnement surchargé de porcheries et de poulaillers, avec leur cortège de nuisances ? Très mauvaise affaire, quand on sait la fréquentation supplémentaire de touristes qu'apporte un tel classement... Ils sont seulement en phase avec tous les chefs politiques de la région. Ensemble, ils ont tout sacrifié pour la défense et l'illustration de ce modèle agricole, aujourd'hui logiquement en faillite, après avoir tant failli dans le respect le plus élémentaire de l'eau et de l'environnement. Que d'échecs ils ont tous à assumer ! Et, comme ils n'ont pas ce courage, ils s'enferment dans la langue de bois pour promouvoir les qualités de cette région, qu'ils ont tant dégradée depuis le temps qu'ils l'ont en charge.

Venons-en maintenant aux faits, loin de ces discours de faussaires. Tissons les récits sur ces traumatismes, ces drames qui ont surgi brutalement et même fatalement dans la vie de ces hommes confrontés à l'impensable pour eux. Allons sur place voir et respirer ce qui se joue sur ces plages bretonnes souillées par les marées vertes. Chacun de ces récits est autant de dénonciations de ces postures verbeuses entendues partout, proférées par ces élus, ces administrations d'Etat, ces préfets, tous sourds aux souffrances, aux dommages parfois irréversibles, subis par leurs concitoyens. Aux associations que nous sommes de dénoncer ces pieux mensonges, y compris ceux par omission. A elles d'élargir le cercle de ceux qui combattent les auteurs de la dégradation des eaux douces et marines, et leurs complices. Œuvrons simplement pour ne pas être accusés par nos enfants de leur avoir livré en héritage un poison à poste, toujours à l'affût d'une victime innocente, biocidaire avéré sur toute une partie du littoral.

1 - Au-delà de l'infection, l'insoutenable odeur qui laisse encore une chance de s'en sortir.

Douet, Val André, samedi 6 juillet 2002, 12h 30. La réunion de concertation de toutes les associations costarmoricaïnes de lutte contre les marées vertes est terminée. Plutôt que le retour direct à mon domicile de Locquirec, je décide le détour par les chemins côtiers de la Baie de Saint-Brieuc. Cette voie buissonnière devrait me permettre de mieux connaître les marées vertes de mes amis qui nous ont reçus, et comparer avec les nôtres, celles de la Baie de Lannion.

Cap à l'ouest, bout au vent et déjà à la sortie du Val André, la route s'imprègne d'une

odeur forte d'œufs pourris. Au fur et à mesure de mon avancée, je m'enfonce dans cette masse d'air putréfié. Quand je m'approche de Morieux et d'Hillion, il n'est pas un arbre, pas un taillis, pas une haie, pas un talus qui préserve de cette infection. Murs, toit, fenêtres, portes sont-ils un rempart suffisant pour que les habitants y vivent paisiblement ? On peut en douter... Résignés, plutôt qu'habitué, ils espèrent une météo meilleure, avec des vents de terre qui renvoient le tout au large. Heureusement que le temps change vite en Bretagne...

Plus loin, premier arrêt à la grève du Jospinet, sur la commune de Planguenoual. Devant moi, je capte d'abord l'uniformité d'un espace brumeux et confus qui pousse ses limites jusqu'à l'autre versant de la baie. Passé ce premier instant fugitif, mon regard s'accroche à des couleurs insolites. Le vert d'abord, persistant, à l'infini, zébré de mille coulures par où glisse le jusant. Juste au-dessus le blanc, long ruban qui ourle les falaises sombres. Mes yeux, désorientés, fouillent instantanément l'horizon : la mer enfin, plus bas, gris-bleu, qui estompent ses dernières traînes pour mieux accueillir un soleil estival bien timide. La mer retrouvée, un malaise diffus persiste. D'où vient-il ? De l'absence. De cette absence brutalement dessinée par ce déferlement du vert et du blanc, couleurs intruses qui effacent le sable. Plage aveugle, défigurée, reléguée, oubliée... Plage sans sable, plage insensée et pourtant tristement réelle, tout comme l'atmosphère empoisonnée qui l'accompagne, toujours aussi tenace, adhérant à tous les contours de la peau.

Je poursuis ma route. Deuxième arrêt à la plage Saint-Maurice sur la commune de Morieux, juste au-dessous de la chapelle du même nom. Ici la falaise s'affaisse en blocs épars maculés de blanc séché ou de vert humide. Pourtant, ce ne sont pas eux les obstacles à la progression vers la mer. La cale aménagée pour permettre la descente est submergée par une épaisse couche de gélatine verte. A côté, des boursouflures de lave molle et de crème rancie hérissent le creux des rochers. Le vent marin attise cette pourriture insidieuse et disperse ses effluves en jets continus. Quelques touristes butent sur cette frontière doublement infranchissable. Les yeux rivés sur ce paysage incompréhensible, ils n'en déchiffrent qu'un seul sens : accès interdit. Alors, ils font demi-tour, dépités : le rivage n'est plus pour eux, pas même le temps d'une promenade, pas même le temps d'une rencontre en famille. Que dire de surcroît d'un après-midi de vacances en bord de mer ! Ils laissent derrière eux, sur cette cale souillée, le sillage d'un tracteur de mytiliculteur parcourant cette prairie lunaire. Émergent confusément quelques troncs griffus, chargés de moules d'où pendent tristement des lambeaux d'algues que le vent agite, en guise d'épouvantail. Le rivage fait peur. Il n'est pas recommandé de s'y promener.

Plus j'avance, plus cette odeur devient insistante. Je traverse le village de Morieux, coquet et bien fleuri, en retrait de la mer et de ses effluves malodorantes. Passé ce répit de courte durée, la voie vers Hillion serpente ensuite dans un vallon. A gauche, une chute d'eau qu'un immense barrage en béton discipline. A droite, la centrale hydroélectrique en pierres de taille, au style indéfini. Entre les deux la rivière cascade, enserrée par une futaie dense. Au milieu, un pont étroit, pour retenir les passants, pour leur faire goûter ce spectacle vert-champêtre. Mais le charme est rompu. La beauté des lieux s'abîme dans l'air putride. L'odeur chasse la vue.

La route continue. Troisième arrêt : plage de la Grandville sur la commune de Hillion. En cet après-midi de juillet, alors que le soleil s'affiche enfin, le parking est désert. La descente laisse entrevoir quelques flaques de sable. La plage revivrait-elle ? Espoir bien vite déçu... Ce n'est que mue de mortes-eaux. La peau d'algues a blanchi sous le soleil, loin du flot qui l'a épargnée pendant quelques jours. Desséchée, légère, elle s'effiloche au vent par petits bouts tournoyants qui arrêtent leur course au creux d'un rocher ou dans quelques anfractuosités de la côte. Cette desquamation en rajoute encore à la désolation des lieux. Ballet étrange de fantômes, arrachés d'un linceul troué de toutes parts. Son agonie n'en finit plus, tant il s'étend aux confins de l'horizon. Comme il en faudrait du temps pour en venir à bout ! Ce temps, la plage n'en a pas. Irrésistiblement, chaque vague déroule le cancer vert qui regagne son territoire perdu chaque fois que le flot croît avec l'augmentation du coefficient de marée. En quelques jours cette lèpre fraîche aura rongé l'ancienne peau et conquis toute l'arène. Puis, passés les forts coefficients, sa course s'inversera, laissant derrière elle un champ de moribonds et de pourriture. Très vite, le soleil y tissera un nouveau suaire. Ainsi va le cycle des marées vertes...

Mais, à mi-marée, le flot est encore loin. J'avance toujours. Curieux crissement de mes pas sur cette croûte végétale durcie. Je foule la fine couche de cette mort sèche, prête à envelopper toutes choses de cet air fétide. Pas d'âme qui vaille, pas même un oiseau dans le ciel. L'agonie de la vie végétale chasse toute vie.

Derrière une petite pointe rocheuse, je reçois un premier coup : l'odeur nauséabonde a augmenté nettement d'un cran. Pourtant, rien ne semble avoir changé. Très mauvaise appréciation de la situation. Car, désormais la nappe blanchâtre absorbe tout. Elle s'épaissit en haut de l'estran. Elle gonfle jusqu'à submerger cailloux et rochers. Littoral englouti, paysage gommé, pétrifié sous ses guenilles gris-claires, tout entier voué à sa fonction asphyxiante.

Rien ne transparaît dans ce monde monochrome, sauf pour un œil averti. En quelques endroits, la fine peau d'algues s'est craquelée et laisse entrevoir non plus du sable sale, mais une pâte lourde virant du vert sombre au noir de fumée. Il n'est dit, il n'est écrit nulle part que par ces fentes se diffuse un poison mystérieux. La puanteur de l'air le rend de moins en moins respirable. L'étrangeté des lieux se mue alors une angoisse sourde avec une seule idée, sortir au plus vite de ce piège !

Regard affolé qui cherche l'issue et qui croit l'avoir trouvée. Là-bas, brisant l'immobilité des lieux, cascasant d'abord, serpentant ensuite au pied de l'à-pic de la côte, grésillant sous la lumière renaissante, jaillissant de ce désert putride, de l'eau ! Un ruisseau qui peine à avancer dans cette gangue qui le contient, le dévie, l'absorbe. Un filet d'eau claire dans ce décor de désolation, qui m'indique la direction pour en sortir. A grands pas, je cours vers la vie ! Mais la grâce des arabesques esquissées sur cette fragile toile immaculée est redoutablement trompeuse. Curieuse expérience que de vivre une telle discordance des sens... Car mon pas pressé devient incertain. Sous la croûte blanchie, une pâte glissante sape mes assises. Ma course n'est pas seulement ralentie. Mes pieds font exploser la fragile protection d'algues séchées sous laquelle couve la pourriture verte et noire. Chaque cratère ainsi formé est autant de cheminées par où fuse la pestilence, depuis si

longtemps contenue. La mort molle, lente, tout à coup s'active et m'opresse de toute part. Et pourtant devant, l'eau si douce, pétillante sous le soleil, comme une rosée de printemps. Rêve et cauchemar se télescopent...

Ai-je retenu mon souffle, l'ai-je oublié ? Sans doute faut-il du temps pour que l'air remplisse les poumons. Et pendant ce temps, combien de pas peut-on faire ? Tout à mon espérance, je n'ai pas compté. En fait, ce long et paisible mouvement de l'eau masquait son travail souterrain. Elle était toute entière occupée à dissoudre le vomis desséché de la mer pour en concentrer toutes les effluves, et en rajouter encore aux affres du supplice. Je ne vois plus rien. La panique saisit mon regard. Souffle suspendu, à la jonction de deux flux, inspiration hagarde, expiration salvatrice. Les jambes sciées, le corps en bataille, pantelant, balancé par des tourbillons de puanteur insoutenable. Recul dérisoire face à un ennemi invisible qui assène ses coups de toutes parts. Courbé, sonné, jamais je n'ai connu une telle violence olfactive. Brutalité totale, absolue, mais étrange parce que toute entière confinée au souffle. Douleur irrémédiable que de respirer un air que le corps tout entier expulse pour s'en préserver ! Alors, je suspends ma respiration. Or, on ne se bat pas contre l'asphyxie, on fuit ou on étouffe. Je n'entrevois mon salut que dans un escalier de béton brut qui borde la chute de la source, sans savoir que gravir les marches, c'est accéder à encore pire : cette ascension n'est qu'une descente encore plus profonde en enfer.

En deux ou trois enjambées, je suis en haut. Devant moi, un parking désert, taillé dans la lande. Une pause. Respirer. Reprendre haleine. Je me retourne instinctivement face au vent, face à la mer, bouche ouverte pour inspirer enfin de l'air frais. Or, le creux de la côte fait entonnoir. Des tourbillons amplifiés, beaucoup plus rapides qu'en bas, jaillissent, m'assaillent. Ces flots continus de peste encore plus violents, déferlent en nuées serrées. Tout à l'heure, je pouvais encore les contenir, même s'ils m'enserraient de près. Maintenant, ils me pénètrent de part en part, s'accrochent à mes poumons, les lacèrent pour mieux les imprégner. Je tousse à perdre haleine pour m'en défaire, jusqu'à la suffocation. Rien n'y fait. Submergé, asphyxié, écrasé, désemparé, je n'ai à opposer comme vaine résistance que mes mains nues, plaquées sur le visage pour ne plus rien sentir, même ne plus rien voir. Aveugle, titubant, je reflue, porté par le vent mauvais. Jamais je n'aurais pensé, même quelques minutes plus tôt, atteindre le paroxysme du nauséabond, au-delà duquel plus rien n'est imaginable, où il ne reste que l'indicible.

C'est alors que mon corps réagit en même temps que j'en perds complètement le contrôle. D'abord une irrésistible grimace de dégoût m'entrouvre la bouche. Puis des tressaillements m'agitent de toutes parts. Ils partent du ventre pour irradier tous les membres. Brusquement, tout s'emballe. Premier hoquet, vite dissipé, prélude à un flot saccadé d'expectorations que plus rien n'arrête. Haletant comme un animal blessé, suffocant, je me bats pour qu'il reste un peu de cet air, même fétide, dans mes bronches. Mais cette respiration m'est violemment refusée, ou plutôt, elle est inversée. Une expiration brutale cadence le corps, le désarticule, l'entraîne dans une danse de pantin. Et elle ne puise son énergie chaotique que dans l'inspiration nécessaire qui la suit et l'alimente. Ainsi va ce reflux sauvage qui emporte tout sur son passage. Entre bile et râle, le corps se vomit tout entier. Cette irrésistible force

d'expulsion casse l'échine, précipite au sol cette chair déseparée, comme pour s'y perdre en s'y écrasant. Individu arraché à lui-même, expulsé de lui même par ces tourbillons immondes, terrassé, écartelé, englouti dans les flots informes de cette infamie. Conscience vacillante, corps désormais étranger à lui-même. Curieux réflexe d'autodéfense de l'organisme : pour évacuer la puanteur intrusive, congédier les poumons ne suffit pas, le sacrifice de tous les autres organes est réclamé. La nausée ne mutile pas, elle anéantit sans partage ni distinction.

Pourtant la vie tient bon : l'instinct la tire, ne se résigne jamais à son abandon. Car, à chaque expiration sauvage, c'est un pas de plus. Voilà comment la nausée pousse devant, toujours devant, sans direction autre, sans autre projet. C'est de là que vient le salut : cette errance aveugle éloigne de la source de tous ces tourments. Petit à petit, les effluves se dispersent, sans jamais disparaître complètement. Leurs effets asphyxiants s'estompent. Lentement ma respiration se réamorçe. Là-bas, tout en haut du parking, je retrouve la maîtrise de mon haleine, je reprends possession de mon corps.

Bien sûr, l'odeur persiste, et elle persistera longtemps encore, comme si elle s'était diluée dans mes chairs. Il faudra que la mémoire en perde la trace pour que j'en finisse avec elle. Au moins, cette puanteur, si proche, agglutinée à toutes choses, est-elle exorcisée, devant moi, mais hors de moi. Elle gît là, jusqu'aux confins de ce paysage, auquel elle appartient désormais. Cette souillure qu'elle lui impose, je peux souhaiter m'en délivrer.

Au fur et à mesure que je reprends mes esprits, montent en moi deux sentiments : la stupeur et la révolte. Pourquoi cet accident ? Ai-je été imprudent à me promener sur une plage en Bretagne, en été ? N'aurais-je pas tenu compte de multiples avertissements me signalant ce danger ? Bref, ai-je commis une faute ? Non, non et non. Ces trois fois nons à ces questions, par l'injustice auxquels ils renvoient, activent les ferments de la révolte. Cette dénaturation du littoral, si dangereuse pour l'homme, a une cause. Et ses auteurs, connus, multiples, tiennent le haut du pavé et s'affichent sans vergogne comme les sauveurs et bienfaiteurs de la Bretagne. Comment prétendre aimer un territoire et le saccager à ce point ?

J'ai longtemps médité cette expérience. M'a-t-elle durablement affecté ? Sûrement... A-t-elle renforcé ma détermination ? Nul besoin, tant elle était forgée déjà en acier inoxydable. Mais, brutalement, ce combat que je menais avec d'autres devenait pour moi chair, chair à vif. Je sortais de la théorie, de la réflexion, de la connaissance, du dialogue pour n'échanger qu'avec un réel impitoyable dans lequel je m'étais plongé par mégarde. Rien à voir avec une expérience que l'on a préparée, comme je le ferai plus tard en retournant sur le terrain avec masque à gaz et détecteur. J'ai pris soudainement conscience de toute ma vulnérabilité face à la brutalité du monde, celle qu'on attend jamais et qu'on peine à comprendre, même avec du recul. Ainsi, cette épreuve terrible m'a certes incité à m'interroger sur les effets sanitaires des marées vertes. J'y ai introduit cette dimension dans les premiers recours juridiques. Pour autant, jamais je n'ai pensé à ce moment là que j'avais ce jour risqué ma vie. J'en aurais conscience bien plus tard, six ans après avec la révélation de morts et en

particuliers celle de deux chiens sur cette même plage en 2008.

Qu'est ce qui fait qu'après un tel traumatisme, on ne pense pas qu'on a risqué sa vie ? D'abord, jamais, au grand jamais, une quelconque autorité publique, communale ou préfectorale, n'a informé, même de loin, de ces dangers, de ces intoxications possibles. 32 ans après la première apparition officielle de ces échouages massifs d'algues et des odeurs pestilentielle qu'elles dégageaient... Voilà de quoi ébranler la confiance dans les institutions...

Ensuite, la nature de cette épreuve. Comme je m'en étais sorti et bien sorti, une fois sorti d'affaire, tout rentre apparemment dans l'ordre. On retrouve tous ses esprits, on marche, on a mal nulle part et surtout on respire. Je vivais ce contraste entre la violence physique subie, les manifestations de souffrance vécues dans ma chair, et l'absence visible d'effets, une fois passé l'événement. Quand on subit une agression, il en reste des séquelles, des marques patentes qui en sont la preuve. Rien de tout cela ici. Enfin, dans ce drame qui s'est joué pour moi, je n'avais pas d'interlocuteur, aucun témoin pour en parler avec moi. Ce regard de l'autre m'a manqué pour analyser ce traumatisme. Me voilà donc enfermé dans une expérience unique, indémontrable, pas même montrable, puisqu'aucune trace dans mon corps ne la révélait. Du coup, elle devenait intransmissible. A la difficulté de penser ma mort, s'ajoutait celle de dire comment j'y avais échappé de justesse. En rendre compte ? Partager l'ineffable ? Avec qui ? Je butais sur ce mur des mots inutiles, perdus d'avance qui font autant de bruit que le silence. Je n'ai jamais réussi à intéresser quelqu'un à cette aventure, parce que je la racontais mal, en quelques mots, dérisoirement pauvres, impuissants à transcrire un traumatisme d'une telle amplitude, aussi personnel, aussi exceptionnel, pensais-je. Les paroles semblaient dans le balbutiement, vides de sens, comme muettes. Pourtant, le silence est insoutenable. Un vécu aussi violent ne peut être traité sous le mode de l'anodin. Il laisse des traces, diffuses, insidieuses, malsaines. Elles ne seront effacées qu'en se les révélant à soi-même, en en dessinant tous les contours, bref, en les écrivant quoiqu'il en coûte. C'est fait aujourd'hui. La résilience est en cours.